En Christ, l'éclatante manifestation du salut

Mort en notre faveur

« Car Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même... » 2Co 5.18

La réconciliation précédemment exposée est vraiment l'expression la plus forte, la plus épurée, la plus universelle du salut que Dieu nous propose de vivre avec lui. Les hommes peuvent être en paix, cela ne dépend que d'eux. En Christ, les pécheurs justifiés, les ennemis devenus amis, collaborent au plan divin. Plus important que d'en donner une explication intellectuelle il convient d'expérimenter durablement cette relation. On pourrait s'arrêter-là.

* *
*

Mais nous sommes des êtres d'interrogations. Or Paul invite à la réflexion en liant la réconciliation à l'affirmation centrale : « Christ est mort pour nous » (2Co 5.8). Comment saisir cette déclaration fondamentale ?

L'ensemble du passage nous concerne, *nous* les justifiés¹, qui expérimentons l'endurance, l'espérance et, par le Saint-Esprit, la présence de l'amour divin dans nos cœurs. Salut et réconciliation sont notre gloire. Mais ce chemin ne peut se vivre que grâce à Dieu. Au centre du texte, Jésus, en acceptant de mourir pour nous, est l'initiateur actif de la réconciliation. Suivons la démarche de Paul. En insistant sur l'Esprit, sur la réciprocité d'amour entre Dieu et l'Homme, il met l'accent sur la relation. Puis, en vue d'amener l'idée de réconciliation, par excellence relationnelle, Paul insiste sur l'engagement total du Fils, jusqu'à la mort. En cela, Jésus ne répond pas à l'exigence externe, froide, rationnelle, légale, d'une tractation pénale ;

il vit pleinement sa condition d'humain mortel et sa vocation de Serviteur, comme un don d'amour sans limite². Deux précisions du texte vont fortement dans ce sens.

*

L'expression *mourir pour* est citée quatre fois. La première et la quatrième, au sujet du *Christ, pour* des impies, *pour* nous pécheurs, soulignent la gradation rhétorique avec ce qui va suivre et montre par contraste la grandeur de l'amour divin. Fait important pour la quête du sens de ce *mourir pour*, Paul, ici, prend comme exemple d'abnégation des situations nobles, celles d'un juste et d'un homme de bien. Ces cas, précisément non justiciables de sanctions légales, confirment que l'argumentation juridique est ici hors sujet. Il s'agit d'actes existentiels de générosité², de dévouement. Une illustration s'impose à moi. L'événement a fortement marqué mes dix ans : le débarquement en 1944 des Alliés en Normandie. Des milliers d'hommes acceptèrent de *mourir pour* délivrer la France. Il ne s'agit pas de comparer leur mort à celle du Christ. Juste d'illustrer le principe et la possibilité d'une délivrance à la fois gratuite et coûteuse en faveur d'autrui. La réconciliation résulte d'une libération, lourde de beaucoup de larmes et de sang, mais qui crée une nouvelle situation en instaurant un nouveau régime relationnel de liberté et de paix retrouvées. Ce fait d'histoire peut donc nous aider à comprendre l'esprit de la démarche de Jésus, même si celle-ci est d'un registre infiniment supérieur.

¹ Nombreux sont les verbes à la 1^{ère} personne du pluriel, au début : « avons la paix », etc., et à la fin : « serons sauvés, avons la réconciliation », les participes présents : « étant sans force », et le pronom personnel : « nous » (8 mentions) surtout au centre.

² « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15.13). Jésus révèle deux manifestations d'amour ; l'une visible : le don, l'autre cachée, sans être moindre : celle d'aimer comme des amis ceux qui le considèrent comme un ennemi.

Le sens de cette déclaration trouve sa seconde confirmation dans la signification de la préposition³ rendue par *pour*. L'original est en effet plus précis que le français et veut dire *au sujet de, en faveur de*, et même *par amour pour*⁴. Lorsqu'on professe que Christ est mort *pour* nous, si l'on souhaite être plus précis, on devrait dire *en notre faveur*. **Principe n° 79 : Nous sommes réconciliés avec Dieu car Jésus, par amour, est mort pour nous, en notre faveur.**

Souvent, il est vrai, on trouve, dans la littérature religieuse, ce *pour* rendu par *à notre place*. Cette manière de s'exprimer, pour classique et courante qu'elle soit est abusive et abusante⁵. L'étude n° 47 sur Rm 6.5 nous a révélé que la mort de Jésus est identificatoire et non substitutive. Cela est en accord avec tous les textes vus jusqu'ici dans nos études et avec l'immense majorité des emplois des prépositions de l'original⁶.

... l'amour de Christ nous presse, parce que ... un seul est mort pour (*huper*) tous, afin que ceux qui vivent ... vivent pour celui qui est mort et ressuscité pour (*huper*) eux. 2Co 5.14,15

³ Grec *huper*, ex. : Mc 9.40 ; Lc 9.50 ; Jn 13.37 ; Ac 26.1 ; Rm 1.8 ; 5.6-8 ; 1Co 12.25 ; 2Co 7.4 ; 3Jn 1.7.

⁴ H. SCHÜRMAN, dit de ce mot qu'il « peut très bien être compris comme le résumé central du message du Nouveau Testament ». *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort ?*, Cerf, 1977, p. 25. Sur les 130 m. où *huper* a le sens de *pour*, plus de 30 se rapportent à la mort du Christ, ex. : Lc 22.19 ; Jn 10.11 ; Rm 14.15 ; 1Co 15.3 ; 2Co 5.15 ; Ga 3.13 ; Ep 5.2 ; 1Th 5.10 ; 1Tm 2.6 ; Hé 10.12 ; 1P 3.18. C'est aussi la préposition de l'intercession, ex. : Mt 5.44 ; Rm 8.34 ; 2Co 9.14 ; Ep 1.16 ; Ph 1.4 ; 1Tm 1.1 ; Hé 7.25 ; Jc 5.16.

⁵ Sauf si *à la place de* a le sens bibliquement et théologiquement acceptable *d'être dans la totale condition humaine*.

⁶ La préposition *huper* au sens de *pour* se trouve 106 fois dans la LXX (AT grec,) et 130 dans le NT. Leur examen attentif montre l'immense majorité du sens de *en faveur de* et *au sujet de*. *Huper*, il est vrai, est quelquefois associé à des circonstances manifestement substitutives (LXX, grec classique, ex. : Xénophon). Y voir une preuve du sens substitutif de *huper* est une conclusion hâtive. On peut montrer que c'est la situation qui véhicule la substitution mais que cette préposition garde sa signification généreuse. Quand ce n'est plus le cas le texte revient à la préposition *anti*, qui, elle, veut bien dire *à la place de*, preuve de la non-équivalence des 2 prépositions. Dans le NT les traditionalistes citent quelques textes où *huper* serait

Se pose alors une seconde question : comment la mort de Jésus opère-t-elle la réconciliation ? Celle-ci ne trouve pas de réponse théorique explicite dans le texte ou le contexte. Ni l'Écriture, ni Paul, ni les Conciles ne l'exposent. J'ai le sentiment que ce silence surprenant vient du caractère mystérieux, à la fois *révélé* et *caché*, du domaine abordé. Versant *révélé*, la Bible, en fin de compte, ne parle que de cela. Mais elle le fait, versant *caché*, telle une vaste parabole, avec des images, des récits, nous l'avons vu dans les études précédentes, et surtout pas avec des raisonnements théoriques. La réponse ne

peut être qu'hypothétique : telle est la nécessaire modestie de la vraie théologie. Mais cette hypothèse a le courage de se dire telle et d'être en perpétuelle recherche. Son projet se veut aussi simple que possible, accessible à des enfants (Mt 11.25) et à ceux qui ont des yeux et des oreilles (Mc 4. 9-12). Mais surtout, elle doit de se fonder sur les Écritures, en conformité avec l'analogie de la foi. En voici les principaux éléments.

1. Jésus révèle Dieu (Hé 1.1 ; Mt 11.27 ; Jn

substitutif ; ils me semblent discutables. Certains (ex. 2Co 5.14,15) sont même contre-productifs . Si *huper* veut dire *à la place de* alors Christ est ressuscité *à notre place*, contresens manifeste. Plus, il y a des textes qui excluent ce sens. Que le lecteur sonde, par ex., Jn 17.19 ; Rm 10.1 ou 1Jn 3.16 en remplaçant le *pour* par *à la place de*, il jugera de lui-même du résultat. Contre-épreuve avec *anti* que la LXX et le NT connaissent bien. La LXX l'utilise 170 fois pour traduire l'hébreu *tahat*, à la place de (ex. : Gn 22.13, 2S 19.13) ; le NT 22 fois (ex. : Rm 12.17). J'ai déjà montré (*BdD* n° 43), à propos de Mc 10.45 ou Mt 22.28, seule parole du NT utilisant *anti* à propos du ministère de Jésus, qu'il existe une substitution biblique, positive et dynamique, de vie, sans aucun rapport avec la substitution pénale, de mort. Pourquoi cette préposition *anti*, si courante, n'est-elle pas utilisée à propos de la mort du Christ, dans le NT ou dans les préfigurations de l'AT ? Le Lévitique et Esaïe l'utilisent (ex. : Lv 14.42 ; Es 60.15). Pourtant elle n'est pas employée pour les sacrifices ni à propos du Serviteur souffrant (Es 53). Si la théorie de la substitution pénale est vraie, ce silence est assourdissant !

6.46). Dieu ne se contente pas de paroles. En Christ, devenu homme, il s'implique, et s'engage totalement. Par son abaissement (Ph 2.5-9) et sa solidarité jusqu'à la mort, Emmanuel prouve l'amour divin. À la croix, « Dieu avec nous » se manifeste non comme Puissant mais comme Dieu humble, vulnérable, renversant ainsi bien des fausses idées sur lui. Quand l'homme droit de cœur découvre cela, il en est bouleversé (Ac 2.37) : *que ferons-nous ?* C'est le début du mouvement de transformation et de retour vers Dieu. La réconciliation ne peut être que bilatérale. Chaque mouvement de Dieu inspire, tente de susciter, mais sans l'imposer, la réponse de l'homme.

... Christ ... a été manifesté pour l'abolition du péché par son sacrifice. Hé 9.26

2. Par sa mort, qui n'est évidemment pas dissociable de sa résurrection, Jésus révèle le sens du salut. Je n'évoquerai cet immense sujet que par une seule image. Le temple détruit par les hommes, Jésus va le rebâtir en trois jours par sa victoire sur la mort (Jn 2.19). Or le temple, ce lieu⁷ que Jésus nous prépare (Jn 14.2 ; Ap 21.3, 20), n'est-il pas précisément celui de la rencontre, de la réconciliation de l'homme avec Dieu ?

3. Le Fils de l'homme, postérité de la femme, révèle aussi l'humain⁸. En négatif, dans les réactions suscitées par sa droiture, en montrant l'effarante dangerosité humaine, dont la crucifixion est le flagrant délit. En positif, dans sa personne, par sa fidélité faisant mentir le Satan de Job, et par l'intensité dramatique (Hé 5.7-9) avec laquelle il reprend le flambeau abandonné par Adam ; c'est un des sens du long passage (2Co 5.12-19) qui suit. La mort de Jésus est un double miroir où l'humain peut lire sa corruption et virer au désespoir mais surtout être ému par un amour qui, sans forcer la porte du cœur (Ap 3.20), pousse à la repentance, motive à être une nouvelle créature (2Co 5.17) et permet de donner le meilleur de lui-même (Rm 5.20). Chemin d'identification à la

mort et à la vie du Christ (Rm 6.3-14).

4. La croix révèle le péché⁹, le principe destructeur sous l'empire duquel sont les humains (Rm 3.9). Le mal, à Golgotha, se révèle radicalement mauvais ; la croix est l'irréfutable témoignage à charge qui le condamne puisqu'il fait périr l'innocent et triompher l'injustice¹⁰. Il est alors jugé et virtuellement écrasé (Gn 3.15, Rm 16.20) : à la fois preuve et conséquence de cela, ceux qui sont en Christ ne passeront pas en jugement (Jn 5. 24-29 ; Rm 8.1). Car Jésus n'est pas venu juger mais sauver le monde (Jn 12.47). L'acte de sa mort en revanche va opérer un jugement sur le *prince* de ce monde

(Jn 16.11), sur le *principe* du mal, le commanditaire de tout ce gâchis. Un peu comme si le péché, en tuant le Fils, tombait dans la béance qu'il avait lui-même creusée (Ps 7.15). La mort du Fils, à la différence des rites de l'AT, est le sacrifice vraiment libérateur. Il n'efface pas seulement, *de fait*, les péchés des croyants, *de droit*, il dissout le péché, l'abolit, dit Hé 9.26 (cf. 2Co 5.11-21 qu'il nous faudra reprendre). Lui qui rompt le lien entre l'homme et Dieu, est virtuellement éradiqué, comme une maladie pour laquelle on aurait enfin trouvé le remède spécifique. En attendant qu'il soit renvoyé au néant comme le dit l'Apocalypse avec l'image de la seconde mort.

5. Le mal est absolument condamné. Dans ce cadre nouveau il est juste que l'homme puisse bénéficier d'une seconde chance, d'une offre de vie véritable. Même la justice humaine admet, lorsqu'un réseau tombe, que le lampiste, surtout enrôlé de force et se repentant, puisse bénéficier de circonstances atténuantes. Car, bien qu'il ait été partie prenante du péché, l'homme en est la première victime, n'ayant pas demandé à naître dans un monde de mort. Le don de la vie éter-

⁷ Grec *topos* : Mt 24.15 ; Jn 4.20 ; 14.2 ; Ac 6.13,14 ; 7.33,49 ; 21.28 ; Ap 2.5.

⁸ Jn 2.25 ; 19.5 ; 1Co 15, 21,47 ; Ph 2.8 ; 1Tm 2.5.

⁹ Qu'il convient de bien distinguer des péchés.

¹⁰ Paul fustige « l'injustice des hommes retenant injustement la vérité captive » (Rm 1.18). Que dire de l'injustice mettant à mort celui qui est la Vérité ?

nelle, offert à tous, est non seulement un acte d'amour mais aussi d'équité (Rm 6.23). Il implique de la part de l'homme le changement radical (Ac 2.38, cf. Ps 51 et Lc 15. 17-20) dont les ressorts sont la prise de conscience de l'horreur du péché et l'attrait du Christ aimant et victorieux, révélés par son *élévation* (Jn 12.32). La force de cette mort est d'être non une théorie mais un événement, dont la foi discerne la nature et le sens.

6. Le Christ, jusque dans ses souffrances est un exemple (1P 2.21). Les récits évangéliques et surtout l'Ép. aux Hébreux (5.7-9) montrent, à Gethsémani et à Golgotha, la poignante humanité du Christ, son combat de fidélité aux ultimes limites de sa force. Sa démarche de réconciliation fut de totale solidarité avec l'humanité. Jésus assumait la douleur physique et la souffrance morale, jusque dans le doute et l'angoisse. Celui qui l'écoute sait, de source sûre, au fond de lui, que dans les pires extrémités, il peut, en Jésus, être réconcilié avec lui-même et qu'il l'est avec Dieu. La victoire du Christ et sa résurrection le montrent.

7. Mais l'exemple, malgré sa force, ne suffit pas ; il est parfois décourageant dans sa perfection. Les aspects précédents seraient incomplets et insuffisants sans le ministère du Saint-Esprit. Là encore la croix joue un rôle déterminant. Par son baptême de feu et d'Esprit (Mt 3.11 ; Mc 10.38 ; Lc 12.49, 50), par son élévation (Jn 16.5-11) le Christ s'est acquis le pouvoir d'envoyer l'Esprit. Jésus intercède¹¹ en notre faveur (Rm 8.33). Seule sa présence, promise aux disciples (Mt 28.20), peut permettre de vivre par le Saint-Esprit cette réconciliation (Rm 8.9).

Ces affirmations me semblent bibliques et pertinentes pour expliquer les liens étroits entre réconciliation et mort du Christ. En

¹¹ Pour S. LYONNET, qui suit la pensée de St Jérôme, l'intercession est la forme accomplie de l'expiation biblique. *Biblica*, 1959, p. 885-901.

synthèse, **P. n° 80 : La croix révèle la générosité de Dieu, la condition de l'homme, la condamnation du mal, l'abolition potentielle du péché, la nécessité et la possibilité d'un salut trouvant sa pleine mesure dans une réconciliation d'amour.**

* *
*

Nombreux sont les textes importants dans Romains. Je ne puis en prendre brièvement que quelques-uns.

*Christ lui-même a souffert en votre faveur, vous laissant un exemple...
1P 2.21*

Rm 5.18-21. Passage justement célèbre. Rappelons : seuls deux textes dans le NT emploient le mot justification (Rm 4.25 ; 5.18) qui est relié,

dans le premier à la résurrection de Jésus et dans le second à son obéissance¹². Dans les deux cas la justification n'est pas associée à la mort mais à la dynamique de la vie. Ce que renforce l'expression *justification de vie*, qui procède de la vie et la donne, elle ne saurait procéder de la mort, fût-elle sacrificielle. Paul insiste tout au long de l'Épître sur l'opposition loi et grâce, mort et vie, règne du péché et règne de la justice (v.21).

La conclusion de tout ce passage (12-21) qui oppose Adam et Christ me semble confirmer la lecture proposée dans la précédente étude sur Mc 10.45. Elle se retrouve en filigrane dans la notion de Fils premier-né (8.29) d'une fratrie, ou (même racine grecque) dans celle d'adoption¹³.

*

Dans 6.1-14, Paul montre combien le salut n'est pas à sens unique et demande, pour devenir effectif, la pleine réponse de l'homme. Le baptême, identification à Jésus mort et ressuscité en notre faveur, n'est pas seulement l'acte ponctuel de notre appartenance à l'Église, il

¹² L'obéissance de la foi, un des buts de l'Évangile (1.5), est une ligne de force de l'Épître (6.12-17 ; 10. 16 ; 15.18 ; 16.19,26). L'obéissance du Christ (5.19) est donc un modèle et une puissance pour le croyant.

¹³ À reprendre avec Ep 1.5, cf. Rm 8.15,23 ; Ga 4.5.

est aussi la tonalité essentielle de la vie de ceux qui ne sont plus sous le régime de la loi et veulent vivre dans la grâce. Déclarations inouïes, Jésus n'est pas seulement mort pour le péché, il est mort *au* péché (6.10), il est définitivement sorti de la sphère du péché, et nous avec lui. Désormais nous sommes libres (*justifiés*, 6.7) du péché.

*

Un autre fruit de la réconciliation trouve, au chap. 8, sa pleine signification : la liberté du croyant (v.21) notion reprise dans Galates avec sa dimension éthique. Dans Romains, et c'est pourquoi je la relève, elle est présentée comme ayant des liens étroits avec le salut. La liberté, celle du Fils, premier-né d'une nouvelle création (v.29), conférée aux enfants de Dieu, « ne sera plus seulement une libération à l'égard du péché mais une participation à la gloire divine¹⁴ ». Le verbe *libérer* (6.18,22 ; 8.2, 21), souvent rendu par *affranchir*, rejoint la notion de rédemption (v.23) mais en la rattachant à une problématique différente proche de l'adoption (v.15,23). Nulle référence à un échange commercial ou militaire, nous sommes dans le domaine biologique ou social de la lignée et de la classe des hommes *libres* (mais pouvant avoir perdu cet état). Une fois de plus, pour faire comprendre le salut, la Bible recourt à des images très riches, multiples, complémentaires, non réductibles l'une à l'autre.

*

Dans sa partie pratique Paul exhorte le chrétien à s'offrir « comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu » (12.1) ce qui est un culte « raisonnable », c'est-à-dire intérieur et spirituel. Le mot *sacrifice* est le terme technique pour les sacrifices en général¹⁵ et pour celui du Christ¹⁶. Fait extrêmement curieux, Paul ne

... avoir part à la liberté
glorieuse des enfants de
Dieu. Rm 8.21

l'utilise qu'ici dans Romains, non à propos de Jésus mais au sujet du chrétien. Or ce livre, texte majeur sur le salut, parle de la justice de Dieu par la foi et la rattache au Christ, mort *pour* nous. Dans ce cadre, ne pas mentionner le mot *sacrifice*, ce n'est pas nier, évidemment, sa réalité théologique (Paul l'affirme en Ep 5.2) mais c'est recadrer l'explication sacrificielle à sa juste place. Ce fait montre le large décalage entre ce que dit le texte, très sobre, et les interprétations souvent disproportionnées qu'on lui prête. On le voit, le NT (mis à part l'Ép. aux Hébreux) est peu sacrificiel au sens rituel du mot. En revanche, il l'est fortement, même lorsque le mot n'est pas prononcé, au sens d'offrande et de consécration. Le sacrifice, pour Christ comme pour l'homme, qu'il soit l'expression de la reconnaissance ou en vue de l'absolution (effacement, pardon des péchés) ne se comprend que s'il est existentiel. Celui du Christ, unique en son genre, est l'aboutissement du salut, accompli objectivement dans l'histoire, pour l'humanité. Celui du chrétien est l'expression d'un vécu personnel, une vie dans le salut. D'un ordre différent, raison pour laquelle il ne doit pas devenir une exaltation et une recherche malsaine, il exprime l'engagement total, une vie conduite par l'Esprit.

**

*

D'autres textes sont encore à voir, dans le reste du corpus paulinien et les autres lettres du NT. En attendant, j'espère qu'au terme de ces réflexions à partir de l'Épître aux Romains, se dégage une vision du salut en Christ, belle, large, multidimensionnelle, complexe il est vrai et défiant les facultés de l'homme, mais satisfaisante pour la foi et la pensée. Une vision du ministère du Christ qui invite à l'étude, au service, à l'adoration.

Philippe AUGENDRE
Manosque, le 7/11/2009

¹⁴ F. LEENHARDT, *L'Épître aux Romains*, D. & N., Neuchâtel, 1957, Commentaire sur Rm 8.21.

¹⁵ 28 m. ex. : Mt 9.13 ; Ac 7.42 ; Hé 5.1 ; 7.27 ; 8.3.

¹⁶ Ep 5.2 ; Hé 9.26 ; 10.5,12.

Pour ceux qui seraient choqués par les idées exposées dans cette étude

Même lorsque certains points de vue ont été adoptés depuis longtemps, s'ils ne sont pas clairement soutenus par la Parole écrite, il faudra les rejeter. Tous ceux qui désirent sincèrement connaître la vérité ne refuseront pas de soumettre leurs idées à l'examen et à la critique, et ne seront pas affectés si leurs opinions sont contredites ... Nous avons beaucoup de leçons à apprendre, et beaucoup, beaucoup à désapprendre.

E. White, *Review and Herald*, 26 juillet 1892

La parabole du plombier blessé

ou

Histoire d'une réconciliation

entre un plombier (M. Réparateur-de-brèches) injustement maltraité après
33 ans de bons services, et d'un gestionnaire inconscient (M. Adam) de l'entreprise Planète bleue
(titres de Ph. Augendre)

« Un plombier travaillait depuis trente-trois ans dans une entreprise familiale, au point de faire quasiment « partie de la famille ». Il s'investissait fortement, dépassant souvent largement les horaires prescrits. Le 23 décembre 2000, le plombier rentre tôt chez lui pour préparer Noël avec ses enfants. Il découvre une lettre de l'entreprise lui annonçant son licenciement, car la société allait maintenant externaliser les travaux de plomberie. Le courrier précise qu'il est inutile que le salarié se présente à l'entreprise, les deux mois de préavis lui seront payés. La brutalité de la procédure révolte cet homme. Le dossier arrive sur le bureau de Béatrice Blohorn-Brenneur, qui propose une médiation, acceptée par tous. Le plombier raconte l'attachement qu'il éprouvait pour l'entreprise et pour les enfants du patron qu'il avait vus naître, grandir et se marier.

Le moment crucial se produit lorsqu'il enlève sa chemise pour montrer à son ancien employeur les cicatrices laissées sur son buste et sur son dos par les opérations qu'il avait subies après deux accidents du travail. "Voici l'infirmes que vous avez jeté, dit-il. J'ai passé des heures sur la table d'opération entre la vie et la mort, pour avoir risqué ma vie pour vous et votre société. Ces cicatrices, eh bien, moi, ces derniers temps, je ne peux plus les voir car je n'ai plus de miroir... n'ayant plus de toit. Je suis au RMI. Comme je n'ai pas pu payer mes traites, j'ai été expulsé de mon appartement. Je dors aujourd'hui dans un garage qu'un ami m'a aménagé. Voilà ce que vous avez fait de moi."

L'employeur est bouleversé : "Je te demande pardon, je n'avais pas réalisé", dit-il d'une voix

brisée. Il plonge alors la tête dans les mains et se met à pleurer. De longues minutes s'écoulent ainsi, dans un profond silence. La médiatrice n'intervient pas, laissant l'employeur réaliser l'ampleur du drame vécu par le plombier. Finalement, ce dernier tend la main à l'employeur en disant : "Ça ne répare rien, mais cela me suffit". L'employeur prend la main tendue... et la médiation se conclut par un accord : un salarié affecté à la maintenance est absent pour une grave maladie et il n'est pas certain qu'il puisse reprendre le travail ; le plombier le remplacera en contrat à durée déterminée en attendant son retour ; par la suite, on lui trouvera un emploi jusqu'à sa retraite.

Comme le souligne Béatrice Blohorn-Brenneur, "si notre plombier n'avait pu s'exprimer librement, à cœur ouvert, jamais son employeur n'aurait pu prendre conscience des conséquences de son comportement. Dans une enceinte judiciaire, de tels aveux n'auraient pu avoir lieu. Nous n'étions saisis que du litige juridique qui était de savoir si, économiquement, l'entreprise était en droit de supprimer le poste de plombier. C'est à cette seule question que nous aurions répondu. En médiation, les parties avaient trouvé elles-mêmes une solution qu'un juge n'aurait pas eu le droit d'imposer". »

J. LECOMTE, « La justice restauratrice », in **J. Lecomte (dir.)**, *Introduction à la psychologie positive*, Paris, Dunod, 2009, p 261, 262. L'auteur fait référence aux travaux de B. Blohorn-Brenneur, présidente de chambre à la cour d'appel de Grenoble, auteure de *Justice et médiation*, Paris, Le Cherche midi, 2006, p. 165-167.